

ODÉON

THÉÂTRE
DE L'EUROPE

direction Stéphane Braunschweig

La Vita ferma
[La Vie
suspendue]

texte et mise en scène
Lucia Calamaro

regards sur la douleur du souvenir



46^e édition

La Vita ferma

[La Vie suspendue]

regards sur la douleur du souvenir

texte et mise en scène
Lucia Calamaro

en italien, surtitré en français

7 – 15 novembre

Berthier 17°

durée 2h45

1^{re} partie 50 min / entracte

2^e partie 50 min / 3^e partie 40 min

Autour du spectacle

Vendredi 10 novembre – 17h30
à l'Institut culturel italien

Rencontre avec Lucia Calamaro
et Daniel Loayza,
conseiller littéraire de l'Odéon.

Organisée en collaboration avec
les éditions Actes Sud
Entrée libre sur réservation
pubblico.iic.parigi@esteri.it

Dimanche 12 novembre –
à l'issue de la représentation

Rencontre avec Lucia Calamaro
et Marc Goldschmit, philosophe,
organisée par le Collège
international de philosophie

Le Café de l'Odéon vous accueille
les soirs de représentation avant le
spectacle et pendant l'entracte.



Des casques amplificateurs destinés
aux malentendants sont à votre
disposition. Renseignez-vous auprès
du personnel d'accueil.

La Maison diptyque apporte
son soutien aux artistes de
la saison 17-18

avec

Riccardo Goretti

Alice Redini

Simona Senzacqua

traduction et surtitrage

Federica Martucci

assistante à la mise en scène

Camilla Brison

décor et costumes

Lucia Calamaro

peintures

Marina Haas

directeur technique

Giovanni Marocco

lumière

Fabio Tomaselli

assistante de production

Giusi Salidu

accompagnement

et diffusion à l'international

Francesca Corona

et l'équipe de

l'Odéon-Théâtre de l'Europe

créé le 16 septembre 2016 au Terni festival,
Italie

production Sardegna teatro, Teatro Stabile
dell'Umbria/Terni festival

en coproduction avec Odéon-Théâtre
de l'Europe, Festival d'Automne à Paris

en collaboration avec Teatro di Roma,
La Chartreuse – Centre national
des écritures du spectacle

avec le soutien d'Angelo Mai et PAV

La Vie suspendue suivi de *L'Origine
du monde* de Lucia Calamaro est publié
aux éditions Actes Sud-Papiers,
trad. fr. Federica Martucci

#LaVitaferma

avec le Festival d'Automne à Paris



Une pratique du singulier

Pour atteindre le cœur de ce “drame de la pensée”, j’ai écarté plus de matière qu’il n’en reste. Mais le reste, ce qui reste, représente pour moi le point final d’une histoire qui embrasse, délimite et développe le problème de la gestion intime des morts, question complexe, sporadique et très souvent culpabilisante. Il ne s’agit pas de la mort, ni du problème de mourir et de qui meurt, qui se résout sous la cloche mystérieuse du néant, qui empêche toute compréhension. Mais des morts, leur façon d’exister en nous et en-dehors de nous, leur façon de se rappeler épisodiquement à nous et surtout leur souvenir, difficilement raccommodé, jamais à la hauteur de la personne qui est décédée, si peu fidèle et profondément réinventé par ceux qui sont encore en vie. L’élaboration du deuil ne représente pas la seule solution, au contraire ; une idéologie provenant peut-être de la vulgate freudienne demande et exige de répondre à son désir le plus rapidement possible en trouvant un nouvel objet pour remplacer celui qui est perdu. C’est peut-être là qu’intervient un récit anodin comme celui-ci, une pratique du singulier par excellence, afin de s’accorder le droit d’affirmer le caractère irremplaçable, tragique et radical de chaque amour perdu, de chaque bien-aimé disparu. Le drame de penser ou non aux morts est toujours le drame de la pensée de ceux qui restent et qui offrent ou confisquent une existence. Je ne peux pas dire de quel genre est l’existence des morts, mais comme le prêche Étienne Souriau, “il n’y a pas d’existence idéale, l’idéal n’est pas un genre d’existence.” *La Vie suspendue* est donc un espace mental où on met en scène une tranche de vie de trois personnes lambda vivantes – un père, une mère, une fille – à travers l’accident et la perte. Un certain blocage temporel a également eu lieu, amplifiant la réflexion sur la problématique de la douleur et du souvenir, sur le fossé irréductible entre les vivants et les morts, et sur cette douleur qui est la seule à pouvoir le combler tout en résistant.

Lucia Calamaro

Vers des mondes invisibles

Entretien avec Lucia Calamaro

Lucia Calamaro, vous abordez avec *La Vita ferma* un thème rarement approché au théâtre, à savoir l’inaliénable sentiment de culpabilité dans le deuil, la peur d’oublier, la crainte de déformer le souvenir de l’être cher. Qu’est-ce qui vous a conduit à affronter cette question au plateau ? Pouvez-vous nous parler de la gestation de ce projet ?

Lucia Calamaro – Mes spectacles répondent en général à une question qu’un “accident biographique” m’amène à me poser. En l’occurrence, ma fille de cinq ans m’a un jour demandé où était le corps de sa grand-mère. À cet instant précis, je me suis rendu compte que je n’avais jamais emmené mes enfants au cimetière. Une réflexion plus vaste s’est ensuivie.

Vous procédez avec humour, couleurs, panache et vitalité. C’est audacieux, tant de vie pour parler de la mort...

L. C. – Un travail artistique ne peut être qu’un distillat de ce qu’on est. Si le résultat n’est pas personnel, inutile de se donner autant de mal. *La Vita ferma* me ressemble, dans sa force, comme dans ses limites. Je n’aurais pas pu aborder ce sujet autrement.

En 2015, vous présentiez *L’Origine del mondo* au Festival d’Automne à Paris, une pièce sur la souffrance d’être au monde. Ici, il s’agit de la souffrance de rester, quand l’être aimé n’est plus au monde. C’est également un trio, une histoire de famille, et une recherche sur le monde intérieur. Considérez-vous *La Vita ferma* comme une suite de *L’Origine del mondo* ? Ou qu’est-ce qui rapproche ces pièces et qu’est-ce qui les distingue ? Qu’est-ce qui vous intéresse tant dans la sphère intime, voire introspective ?

L. C. – *La Vita ferma* n’est pas une suite de *L’Origine del mondo*. Mais le mystère du dedans est en effet le seul qui m’intéresse et qui m’oriente. Les fantasmes qu’il inspire, les conséquences qu’il entraîne, son incroyable capacité à contenir nos vies perdues, nos manques, nos “pourquoi ?” et tout

ce que nous ne connaissons pas encore... Pour moi, tout est là. La notion d'infini commence à prendre sens pour moi lorsque je me plonge dans la sphère de l'introspection. Vous savez, petite fille, je voulais être astronaute, voyager dans l'espace. Je dévorais trois, quatre nouvelles de science-fiction par jour, de la collection *Urania*, très célèbre en Italie. La science-fiction a véritablement accompagné mon enfance. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que mon espace de recherche serait l'espace du dedans. Je peux dire sans hésiter que tout mon travail est une plongée plus ou moins couronnée de succès vers des mondes invisibles, que je cherche à formaliser de manière obsessionnelle, à travers un flux de mots aussi exhaustif que possible. C'est une mission vouée à l'échec, mais je ne peux qu'insister. C'est comme ça. Mon défi, ma nécessité, c'est d'essayer de traduire en mots le monde du dedans.

Quel est votre processus d'écriture ? Écrivez-vous l'ensemble de la pièce avant de la mettre en scène, ou bien coulez-vous un canevas que vous adaptez pendant le travail de plateau ?

L. C. – J'écris beaucoup avant, à la maison. J'arrive en salle de répétition avec une quantité excessive de matériaux. J'ai une idée déjà très structurée du fil narratif et du montage à suivre, en fonction du sens que je veux amener. Je ne retouche quasiment pas les monologues. Dans un deuxième temps, je fais du "sur mesure" pour tout ce qui concerne les relations, les dialogues entre les comédiens et les transitions d'une scène à l'autre.

Comment travaillez-vous avec vos comédiens ?

L. C. – Je pense que c'est une question pour les comédiens ; ce serait à eux d'y répondre. Sur cet aspect-là du travail, qui touche aux rapports entre personnes, les mots me manquent pour m'exprimer avec précision. Mais j'ai en tout cas un critère de sélection des comédiens qui oriente le travail : il faut que je les trouve sympathiques, que je puisse rire avec eux. Je ne recherche pas nécessairement des comédiens beaux ou séduisants, mais il me faut des comédiens qui aient de l'humour ou qui, du moins, comprennent le mien. Sinon, c'est impossible : entourée de gens sérieux, je me sentirais trop seule en salle de répétition !

Au tout début de votre carrière de metteuse en scène (2003), vous avez d'abord porté à la scène vos adaptations de "grands classiques" tels *Médée* ou *Woyzeck*, puis, très vite, vous avez choisi d'écrire vos propres textes. Comment avez-vous pris cette décision ? Et quel regard portez-vous sur vos premiers travaux ?

L. C. – L'écriture est une très vieille amie : j'étais une élève médiocre au lycée, sauf en dissertation. Dans mon adolescence, quand je sortais avec ma bande du quartier, on m'appelait "Zingarelli", un dictionnaire italien très célèbre, c'était un peu comme si l'on m'avait appelée "Larousse" en France ; la bande avait un langage, moi un autre. C'était ma force. Pas belle, mais cultivée et assez drôle. J'avais un humour, quand je manipulais les mots, qui faisait de moi un clown de la parole. Mais le déclencheur a surtout été la médiocrité désarmante d'un camarade, un acteur talentueux et délirant, mais hélas pas très fort en composition écrite, qui avait rédigé sa propre pièce – incompréhensible du début à la fin. C'est lui qui m'a convaincue de passer à l'acte. J'étais enceinte de mon premier enfant, je m'ennuyais terriblement : l'attente du premier enfant nous met souvent face à une profonde solitude existentielle. Je me suis dit : "Allez, Lucia, essaie, ça t'occupera" (je me parle souvent à moi-même, je me gronde, je me donne des instructions à haute voix). Après tout, si lui l'avait fait, il n'y avait aucune raison que je ne tente pas le coup. La maternité nous renvoie souvent à notre propre enfance. Et me voilà en train d'écrire *Cattivi Maestri*, une pièce dont je ne garde volontairement aucune trace tant j'ai été gênée après coup. Mon Dieu, que c'était mauvais ! J'ai jeté toutes les photos et les vidéos, j'ai effacé toute trace du texte. *Errare humanum est, perseverare autem diabolicum*.

La dimension chorégraphique dans *La Vita ferma* a une grande importance. Le déplacement des corps est très écrit, mais aussi celui des objets. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce parti pris ?

L. C. – Pour moi, sur un plateau, tout est question de lignes. Je considère la scène comme un lieu très géométrique où certains mouvements sont justes, d'autres pas du tout. Je m'entends souvent dire à un acteur : "Tu ne peux quand même pas faire ça comme ça", et je lui suggère alors la ligne que je vois et qui constitue pour moi la seule façon, la bonne, de bouger un fauteuil, de droite à gauche, par exemple. Pourquoi est-ce comme cela ? Je l'ignore. Il se trouve que je vois ces lignes et, en-dehors d'elles, point de salut. Que du désordre.

**L'adresse faite au public est ingénieuse et inhabituelle.
Comment envisagez-vous le rapport scène / salle ?**

L. C. – Tout ce que je fais dire aux acteurs s'adresse à quelqu'un et, ce quelqu'un, ce sont les gens dans la salle. J'ai un rendez-vous affectif et esthétique avec mon public ; c'est grâce à lui que j'existe. C'est avec et pour lui que je réfléchis et que je donne forme à ma pensée dans un spectacle. C'est à lui que je demande un énorme effort d'écoute.

Il y a une autre ligne de force qui se dévoile peu à peu dans le spectacle: le sujet en est d'abord l'identité de l'autre, dans la question de savoir si notre souvenir est bien fidèle à la personne. Puis, de là, une seconde question émerge: savons-nous vraiment qui elle était? Et enfin, une troisième: sais-je vraiment moi-même qui je suis? Autrement dit: s'agit-il au fond d'une pièce sur notre quête permanente d'identité?

L. C. – Vous avez tout dit.

Vous-même, personnellement, quel regard portez-vous sur notre rapport au deuil en Occident?

L. C. – Pour moi, la question n'est pas notre rapport au deuil, mais au souvenir des morts, dans le temps, dans la durée. Au fond, ça me chagrine que l'on ne sache plus entretenir ce souvenir, ça me rend triste, je trouve que c'est dommage... On en ressort amoindris, concrètement et spirituellement.

Pensez-vous déjà à une prochaine création?

L. C. – Pour tout dire, j'ai deux projets en cours. Le premier est un monologue que je répète en ce moment. Un texte qui pose le problème du rôle du Poète contemporain, de sa destinée cachée, oubliée, de son absence de statut. J'aborde ces questions à travers l'immense figure de la poétesse uruguayenne Idea Vilariño, qui m'est très chère. Le second projet, pour lequel je me suis remise à étudier, est très difficile, mais j'en ai besoin en ce moment. Il s'intitule *Nostalgie de Dieu*, je vous laisse imaginer le reste...

Propos recueillis par Mélanie Drouère pour le Festival d'Automne à Paris, avril 2017



Simona Senzacqua, Alice Redini, Riccardo Goretti © Lucia Baldini





Simona Senzacqua, Riccardo Goretti © Lucia Baldini

Te faire un peu enrager

Simona Et s'il existait une pilule pour m'oublier, tu la prendrais ?

Riccardo D'abord, il n'y a pas de pilule pour oublier... Et puis non, je ne la prendrais pas... Ou peut-être, quelques-unes, un peu durant ces premiers mois qui sont vraiment difficiles...

Simona Non... mais tu t'anesthésies ou quoi ? Pile au moment où tu dois souffrir le plus ? Au moins en ce moment, tu pourrais me faire plaisir.

Riccardo Tout à fait. D'ailleurs, j'ai élaboré une méthode bien à moi. J'ai mis tes robes à fleurs dans mon armoire. Comme ça, le matin, quand je choisis mes habits, je te déplace, tu comprends ? Mon costume gris... Simona en été... Mon complet marron... Simona en hiver...

Simona C'est mignon. Mais attention à ne pas m'idéaliser ! Je voudrais t'enquiquiner même morte, te faire un peu enrager.

Riccardo Je te rassure, tu peux être tranquille de ce côté-là, vu ce que tu me demandes.

Simona Et Alice, ça va ?

Riccardo Couci-couça...

Simona Elle demande après moi ?

Riccardo Oui, tous les jours. Et elle te ressemble de plus en plus. Même dans sa façon de manger la viande, comme toi, elle cogne sa fourchette contre ses dents en la portant à la bouche, et puis elle la serre... (*il fait le geste*) et ça crisse... (*il fait le bruit*). Ça va, ne le prends pas mal, je disais ça comme ça. Écoute Simona, tant qu'on y est, moi aussi j'ai une question à te poser. Je fais quoi avec les cendres, je les garde ?

Simona Évidemment ! Tu veux me jeter ou quoi ?

Riccardo Non, mais si je les garde moi, on ne peut pas poser la pierre, il faut que les cendres soient dans le tombeau.

Simona On doit vraiment en parler maintenant ?

Riccardo Bien sûr que non, pardon, viens là, n'en parlons plus.

Lucia Calamaro : *La Vita ferma*

(*La Vie suspendue*, trad. fr. Federica Martucci, Actes Sud-Papiers, 2017)

Lucia Calamaro

Lucia Calamaro est dramaturge, metteuse en scène et comédienne. Née à Rome d'un père diplomate, elle vit dès ses treize ans à Montevideo, en Uruguay. Elle se forme ensuite à Paris, où elle obtient à la Sorbonne une licence en Arts et Esthétique. Elle participe également à divers laboratoires influencés par le travail de Jerzy Grotowski et fait un passage à l'École de Jacques Lecoq. Elle donne par la suite des cours à l'Université Catholique de Montevideo, où elle participe en tant que comédienne et metteuse en scène à de nombreux spectacles. Enfin, de retour à Rome, elle collabore avec la structure indépendante Rialto Sant'Ambrogio.

En 2003, elle fonde l'association Malebolge au sein de laquelle elle développe un travail d'écriture scénique et de mise en scène. En 2003, elle met en scène *Medea, tracce*, d'après Euripide, et *Woyzeck* de Büchner. Dès 2004, elle écrit et met en scène ses propres pièces : *Guerra, Cattivi maestri, Tumore, uno spettacolo desolato, Magick, autobiografia della vergogna* (dans le cadre du projet "Jeunes Talents" du Teatro di Roma, 2008).

En 2011, elle écrit et met en scène le spectacle *L'Origine du monde, portrait d'un intérieur* avec lequel elle remporte trois Prix UBU, dont celui du Meilleur texte italien / Recherche dramaturgique. En 2012, elle est lauréate du Prix Enriquez pour la mise en scène et la dramaturgie. La même année est publié le recueil *Il ritorno della Madre*, préfacé par Renato Palazzi (Éd. Editoria e Spettacolo) qui rassemble trois textes : *Tumore, uno spettacolo desolato ; Magick, autobiografia della vergogna et L'Origine del mondo, ritratto di un interno*. En 2014 est joué au Teatro di Roma son spectacle *Diario del tempo, l'epopea quotidiana*, resté inachevé.

La Vie suspendue : regards sur la douleur du souvenir, actuellement en tournée, est sa dernière création. Le spectacle a été créé en septembre 2016 au Terni festival.

Lucia Calamaro enseigne la dramaturgie à l'École Nationale Paolo Grassi de Milan depuis 2014.

Novembre

18h Salon Roger Blin

Inattendus

Le(s) Paris de Strindberg

Textes lus par Xavier de Guillebon et Anne Sée.
Textes introduits par Elena Balzamo, traductrice et essayiste.
Paris rend hommage au plus francophone des grands écrivains suédois en donnant son nom à une place près de l'église Saint-Sulpice, au cœur d'un quartier qu'August Strindberg fréquentait régulièrement.

lundi

6

nov

18h Salon Roger Blin

Fragments de saison

En attendant le réel

Avec Camille Laurens, écrivaine.
Le réel est-il ce qui se fait attendre ? Est-il ce qui résiste, ce qu'il faut s'obstiner à rêver – un peu, beaucoup, à la folie ? Ou est-il l'impossible ? Une conversation autour du réel (tchékhovien ou non) et de ses effets. En lien avec le spectacle *Les Trois Sœurs*.

mardi

14

nov

18h Salon Roger Blin

Inattendus

Un week-end à l'est / Kiev

Kiev et son théâtre

Rencontre animée par Jean-Pierre Thibaudat, avec Vlad Troïtskyi, directeur artistique du théâtre Dakh.

vendredi

17

nov

Cycles

Inattendus

Pour se laisser surprendre, des événements programmés au gré des opportunités, des affinités ou de l'actualité.

Fragments de saison

Conversations entre Daniel Loayza, conseiller littéraire de l'Odéon, et un amateur éclairé, écrivain ou essayiste. En écho aux œuvres ou aux auteurs de la saison, sous forme de libres commentaires enrichis de lectures, une invitation à vagabonder au-delà du sens premier.

DES DÉBATS, DES RENCONTRES, DES INATTENDUS...

Traverses, ce sont tous les chemins – obliques, surprenants, voire buissonniers – que l'Odéon vous propose de suivre dans les alentours des spectacles et au-delà.

Ce qu'on sait, ce qu'on ne sait pas

La Conversation scientifique d'Étienne Klein se propose de parcourir avec ses invités la frontière qui sépare la connaissance de l'ignorance. Cycle enregistré en public, en coproduction avec France Culture.

Les petits Platon à l'Odéon

Pour les enfants à partir de huit ans, ateliers philosophiques participatifs qui aborderont la question du vrai et du faux en écho aux conversations scientifiques de la grande salle.

Venez à plusieurs !

Carte TRAVERSES :

10 entrées

50€ / 30€

(moins de 28 ans)

Une ou plusieurs places lors de la même manifestation

Tarifs : 10€ / 6€

theatre-odeon.eu

01 44 85 40 40

#Traversesodeon

14h30 Grande salle

Ce qu'on sait, ce qu'on ne sait pas

Du changement climatique

Conversation scientifique entre Étienne Klein et Hervé Le Treut, climatologue.

samedi

18

nov

14h30 Salon Roger Blin

Les petits Platon à l'Odéon

De la science et de la nature

Avec Yan Marchand, docteur en philosophie.

samedi

18

nov

20h Grande salle

Inattendus

Un week-end à l'est / Kiev

Le pouvoir d'expression en Europe : quelles limites ?

Soirée animée par Sandrine Treiner, directrice de France Culture. Avec Michel Eltchaninoff, philosophe et journaliste, Romain Goupil, cinéaste, Andreï Kourkov, écrivain, Volodymyr Yermolenko, philosophe et politologue ukrainien.

Soirée clôturée par Mariana Sadovska, chanteuse ukrainienne.

lundi

20

nov

L'Odéon remercie l'ensemble des mécènes et membres*
du Cercle de l'Odéon pour leur soutien à la création artistique

Hervé Digne est président du Cercle de l'Odéon

Entreprises

Mécènes de saison

AXA France
Mazars

Grands Bienfaiteurs

Carmin Finance
Crédit du Nord
Eutelsat
SUEZ Eau France

Bienfaiteurs

Axeo TP
Coffiloisirs
Fonds de dotation Emerige

Partenaires de saison

Château La Coste
Maison diptyque
Rosebud Fleuristes
Champagne Taittinger

Particuliers

Mécènes

Cercle Giorgio Strehler
Monsieur & Madame
Christian Schlumberger

Membres

Cercle Giorgio Strehler
Monsieur Arnaud de Giovanni
Monsieur Vincent Manuel
Monsieur Joël-André Ornstein
& Madame Gabriella Maione
Monsieur Francisco Sanchez

Grands Bienfaiteurs

Madame Julie Avrane-Chopard
Madame Marie-Jeanne Husset
Madame Isabelle de Kerviler
Madame Marguerite Parot
Madame Vanessa Tubino

Bienfaiteurs

Monsieur Jad Ariss
Monsieur Guy Bloch-Champfort
Madame Anne-Marie Couderc
Monsieur Philippe Crouzet
& Madame Sylvie Hubac
Monsieur François Debiesse
Monsieur Stéphane Distinguin
Monsieur Laurent Doubrovine
Madame Sophie Durand-Ngo
Madame & Monsieur
Fady Lahame
Monsieur Angelin Leandri
Monsieur Stéphane Magnan
Madame Anouk Martini-Hennerick
Madame Nicole Nespoulous
Monsieur Stéphane Petibon
Madame Sarah Valinsky

Parrains

Madame Nathalie Barreau
Monsieur & Madame
David et Véronique Brault
Madame Agnès Comar
Madame & Monsieur Mercedes
et Léon Lewkowicz
Madame Stéphanie Rougnon
& Monsieur Matthieu Amiot
Monsieur Louis Schweitzer
Monsieur & Madame
Jean-François Torres

Et les Amis du Cercle
de l'Odéon

*Certains donateurs ont souhaité
garder l'anonymat

contacts :

Juliette de Charmoy
Fanny Pelletier
01 44 85 40 19 / 41 12
cercle@theatre-odeon.fr

Spectacles à venir

10 novembre – 22 décembre / Odéon 6^e

Les Trois Sœurs

un spectacle de **Simon Stone** artiste associé
d'après **Anton Tchekhov**

création

avec **Jean-Baptiste Anoumon, Assaad Bouab, Éric Caravaca, Amira Casar, Servane Ducorps, Eloïse Mignon, Laurent Papot, Frédéric Pierrot, Céline Sallette, Assane Timbo, Thibault Vinçon**

24 novembre – 21 décembre / Berthier 17^e

Festen

de **Thomas Vinterberg** et **Mogens Rukov**
adaptation théâtrale **Bo Hr. Hansen**
mise en scène **Cyril Teste**

avec **Estelle André, Vincent Berger, Hervé Blanc, Sandy Boizard** ou **Marion Pellissier, Sophie Cattani, Bénédicte Guilbert, Mathias Labelle, Danièle Léon, Xavier Maly, Lou Martin-Fernet, Ludovic Molière, Catherine Morlot, Anthony Paliotti, Pierre Timaitre, Gérald Weingand** et la participation de **Laureline Le Bris-Cep**

12 janvier – 10 février / Berthier 17^e

Saigon

un spectacle de **Caroline Guiela Nguyen** artiste associée
les Hommes Approximatifs

en français et vietnamien, surtitré en français

avec **Caroline Arrouas, Dan Artus, Adeline Guillot, Thi Truc Ly Huynh, Hoàng Son Lê, Phú Hau Nguyen, My Chau Nguyen Thi, Pierric Plathier, Thi Thanh Thu Tô, Anh Tran Nghia, Hiep Tran Nghia**

Ils soutiennent la saison

LES OBJETS ONT LEUR VIE


HERMÈS
PARIS



© Hermès